

La barrière des espèces

Nicolas Le Golvan

Numéro 145, avril 2015

Comme il vous plaira

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73823ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Golvan, N. (2015). La barrière des espèces. *Moebius*, (145), 101–104.

NICOLAS LE GOLVAN

La barrière des espèces

21 h 33, dimanche soir. Cri de femme dans la cave. Signalement d'un bruit, « une bête ! ». Sang-froid, pardi ! Mesure d'isolement immédiate, verrouillage de la porte côté couloir, exécution précise et vive, état d'urgence, silence demandé, écoute, attente, patience, saisie d'une pantoufle, évaluation à l'oreille de la taille, du poids et de la dangerosité de l'animal intrus. Attente encore comme une stupeur, relevé de glissements, en effet, de frottements entre les cris incessants de la femme, concentration extrême, aucune cadence masticatoire propre au rongeur, aucun grognement, aucun grattement, mise au second plan des reprises de larmes de la femme, respiration difficilement contrôlée, un sacré choc, oui, mais quoi, il y a une bête ! Pas de conclusion dans l'immédiat. Maintien strict de l'isolement et non-intervention. Repli circonspect, un Lagavulin. Une bête ça sait attendre.

0 h 44, lundi donc. Devant la porte de la cave, contrôle à vue et surveillance rapprochée après reprise des cris de la femme. Présence de « la bête », truisme, appels, gémissements plus graves, plaintes et coups multiples contre la porte, intensité variée, sans doute les différentes parties du corps. Maintien de la mesure d'isolement. Sélection des informations sonores, discrimination des pleurs, présence effective d'un frottement au niveau de la plinthe, aller et retour sur une distance estimée de deux mètres, pas de lumière intérieure, pas de cris autres que ceux de la femme. Il y a bien une bête dans la cave. Réflexion, cellule de crise autour de la table basse, un whisky japonais Yamazaki, prestige consolateur, deux, puis d'autres.

Statu quo, dormir, boules Quies, la bête finira bien par crever.

Lundi 21 h. État de crise continu. Abstraction de l'hystérie de la femme, introspection, convocation d'un stage de sophrologie à Marrakech en août, travail intérieur sur la respiration, se rendre sourd tout en restant dans la plus vive acuité auditive. Vérification de la solidité physique de la serrure et du panneau, une vraie porte de pavillon de merde. Calcul du temps d'affaiblissement nécessaire avant ouverture de ladite porte et intervention, tergiversation quant au moyen, une pelle, une masse, la bête semble d'une taille conséquente. Ne pas chercher à se la figurer, ne pas céder soi aussi à la panique, pas de signe d'agressivité, juste des déplacements le long des cloisons de la descente d'escalier, pas de tentative observée pour creuser, hormis les coups, incapacité à percer le plâtre et la brique, pas de griffes, exclure nombre de rongeurs et de carnassiers moyens. Ne surtout pas imaginer ce que c'est. Un crocodile? Plaintes continues de la femme. C'est long. Demande explicite de se calmer à des fins de clarté, tâcher d'analyser, échec, maintien de la quarantaine. Présence sur place deux heures supplémentaires, sandwich et Coteau du Giennois rouge, pas mal, frottements continus, presque acharnés, coups sporadiques, soupirs aléatoires. Ballonnements. 23 h 19, la bête, elle, est en pleine forme, belle ironie, télé, *The Voice*, se finir sur *Equidia*.

Jeudi 8 h 20. Cris de femme, voix somme toute faussée, fatigue articulaire, la bête est là. Message reçu! Ne se signale pas de suite. Longue attente, 25 minutes avant contact sonore pertinent, pleurs parasites, coups de pied dans la porte, la femme reprend des forces. Observation hautement perturbée, si la bête est morte, comment démêler son silence? Méditation... Au bout d'une heure, second indice probant de la présence de la bête, frôlement en va-et-vient au pied de la porte, comme des caresses, séduction sournoise? Tentative d'un contact visuel à ras le sol mais infructueux, la femme gêne. Statistiquement, la bête a soif et la faim modifie son sens de l'orientation. Ses stratégies d'évasion ou de défense s'en trouvent altérées, décision de ne pas entrer. Prudence, la bête fait

son poids, calfeutrage préventif du pied de porte au papier absorbant, odeur âcre. Quête de la mini caisse de bricolage dite «de secours» dans le placard des W.-C. du haut. Plus tard dans la journée, achat d'outillage à main au Bricomarché. Bise à Sylvain.

Dimanche, 0 h 10. Plus de bruit. Femme enfin silencieuse, reste la bête. Longue planque auditive avec souvenir ému de chasse à la palombe avec tonton, mort, aussi. Bière de Noël, un coussin du canapé à même le sol. Mise à portée de main d'un pied de biche rouge oranger clinquant neuf pour achever la bête, sac poubelle, ficelle, oubli de la sciure de bois pour pomper les écoulements avant le coup de balai, vu à la télé. Tension mécanique de l'attente. 55 minutes d'un léger souffle, la bête est vivante. Petit pincement de satisfaction, il faudra l'achever! Le timing est bon, la stratégie paye. Un coup faible contre la porte, puis un double. Un signal? Décision de solliciter la bête. Premier temps: souffler sous la porte, retirer un bout de papier et sentir, odeur forte d'excréments, la bête s'est pour partie vidée, puis stimulation vocale, appels presque câlins en vue d'éveiller les derniers instincts de la bête. «Psst!», «Petite!», «Viens!» Main droite à cran sur le pied de biche. Retour peu convaincant, glissement soudain puis coup sourd. Pas de cri de femme, pas de plainte, pas de pleur, enfin! La bête, elle, est bien là, question d'odeur.

Vendredi 13 h 44. Moins une minute sur l'horaire prévu, tension extrême. Plan d'intervention après six passages et constat olfactif de pourriture. Équipement conséquent, une pelle, à moins que ce ne soit une «bêche», le pied de biche, deux sacs opaques à végétaux et le seau gradué rempli aux deux tiers de litière pour chat à défaut de sciure, propriétés absorbantes vues dans la pub. Masque filtrant autrement appelé «nez de cochon». Barrage préalable du seuil de la porte au moyen d'une planche de sapin clouée avec six pointes à têtes plates scintillantes, de l'inox, un peu superflu mais c'est le grand soir! Prudence toujours. Aucune réponse au tintamarre du marteau, pas de retrait ni dernier élan vital. La bête a crevé. Appréhension des instants forts, frisson intégral, l'odeur du neuf

sous le masque. Prendre une bonne respiration à la fenêtre du salon, une double rasade de Smirnoff « herbe de bison », souvenirs d'étudiants amoureux, c'est loin. Tourner la clé, la poignée, enjamber la planche, ne pas trébucher bêtement au dernier instant, dégager la bête, libérer la femme.